

« J'écrirai bientôt une pièce sur les nègres »

Jean-François Chassay

Number 57, 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27324ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chassay, J.-F. (1990). Review of [« J'écrirai bientôt une pièce sur les nègres »]. *Jeu*, (57), 199–200.

«j'écrirai bientôt une pièce sur les nègres»

Texte de Jean-François Caron. Montréal, les Herbes Rouges, 1990, 131 p.

le vécu d'un écrivain

Première pièce de Jean-François Caron, *J'écrirai bientôt une pièce sur les nègres...* présente une structure audacieuse à trois niveaux : «réalité», «théâtre», «roman». Ces trois niveaux de lecture — auxquels s'ajoute la présence de Bastarache, personnage qui reproduit les pensées et les fantasmes de l'écrivain qui est au centre de la pièce —, s'entrecroisent sans cesse, donnant à la pièce un rythme nerveux et efficace.

La «réalité», le niveau théâtral et le niveau romanesque permettent d'offrir trois facettes diffé-

rentes des trois personnages de la pièce : Gaucher, jeune écrivain en mal d'éditeur et qui en a kidnappé un (niveau théâtre), Danny Gaucher, jeune dramaturge qui vient de terminer une pièce (niveau réalité), Danny, qui a laissé tomber l'écriture pour se consacrer à son nouveau métier, celui d'éboueur (niveau roman); Francœur, jeune comédienne (théâtre), Édith Francœur, amie de Danny Gaucher (réalité) et Édith, qui joue le même rôle dans le roman; Poisson, éditeur (théâtre), Henri Poisson, dramaturge et oncle de Danny Gaucher au niveau réalité et militant, très nationaliste, dans le roman.

La structure de cette pièce ne manque donc pas d'intérêt et dénote, chez un auteur qui en est pourtant (professionnellement du moins) à ses premières armes, une solide connaissance du médium théâtral. Ceci étant dit, le texte de *J'écrirai bientôt une pièce sur les nègres...* qui porte essentiellement sur la création littéraire et le contexte socio-politique québécois, alors que deux générations se font face, est composé d'un bout à l'autre de clichés, plus éculés les uns que les autres.

Il faut dire que le ton mélodramatique et larmoyant qu'a pris l'auteur et qu'il répète dans la «saillie» qui suit le texte n'aide en rien son propos. La douleur existentielle au premier degré vient parfois interférer dans la projection à bout portant des tripes d'un peu tout le monde sur scène. Il n'y a pas là de quoi s'étonner, puisque le théâtre québécois est actuellement envahi par l'émotion, une maladie étrange qui nécessite qu'on hurle pour être bien sûr de se faire comprendre.

Le manichéisme sert ici de mode de pensée, alors que «mononc Henri», qui a milité jusqu'à plus soif à l'époque des *good ol'days* («on avait pas besoin de payer personne pour collaborer») et qui ne peut accepter que son neveu ramasse les vidanges dans un quartier anglais (sic!) fait la morale aux jeunes qui ne fument plus, ne boivent plus, ne baisent plus, etc. Il se fera répondre que le Québec est bien important mais qu'il y a aussi le SIDA, la couche d'ozone et des enfants battus. Un plat didactisme permet d'étendre au long de la pièce les plus banals clichés sur le nationalisme à ceinture fléchée et l'universalisme vide. Pour un peu de dialectique, il faudra repasser. D'ailleurs pourquoi penser alors que c'est si bon de s'épancher? «ça fait combien d'années que vous avez pas pleuré, mononc Henri?»; «c'est si difficile de complimenter? (...)

JEAN-FRANÇOIS CARON
J'ÉCRIRAI BIENTÔT UNE PIÈCE
SUR LES NÈGRES...
LES HERBES ROUGES / THÉÂTRE



sur un ton gentil»; «je veux rencontrer le public; je veux vivre.»

Tout ceci est lié du début à la fin de la pièce à une conception de l'écriture, vieille comme le monde, selon laquelle l'auteur est quelqu'un qui souffre, un incompris, pour qui la vie est un éternel combat. Gaucher, qui a kidnappé un éditeur pour être certain qu'enfin on le lirait — le ridicule ne tue pas, il se joue sur nos scènes —, est le symbole même du martyr de l'écriture. La littérature et le théâtre ne manqueront jamais de théologiens pour défendre la Création avec un grand «C». «La page blanche, moi, je virerais folle», s'écrit Francœur qui, comme les deux autres personnages féminins de la pièce, est d'une bêtise consommée. Il ne faut pas s'étonner qu'Édith Francœur avoue qu'elle serait prête à accepter un poste de critique de théâtre dans un journal même si elle affirme ne rien y connaître et ne pas s'y intéresser. Tout ce qui entoure la Création et risque de la dénaturer est de toute manière sans intérêt. Amen.

Dès lors, il n'y a rien de surprenant à ce que les individus (leurs émotions, la «nature» humaine) comptent beaucoup plus que les textes ou les idées (la culture). Ce sont moins les textes de Danny, Gaucher et Danny Gaucher qui comptent que ce qu'il vit lui-même, individu créateur, tout au fond de ses tripes. De la même manière, la question politique compte infiniment moins dans la pièce que les rapports interpersonnels et familiaux que la discussion provoque. Les messages fusent mais ne disent pas grand-chose et ressemblent plutôt à des slogans sans originalité. On ne s'étonne donc pas qu'Édith puisse s'écrier: «Mononc' : la langue, ç'a rien à voir avec la politique.» Lorsque la langue ne compte effectivement pas, remplacée par des émotions tous azimuts, les nuances ne veulent plus rien dire.

jean-françois chassay

«l'incroyable histoire de la lutte que quelques-unes ont menée pour obtenir le droit de vote pour toutes»

Texte de Jocelyne Beaulieu, Josette Couillard, Madeleine Greffard et Luce Guilbeault, Montréal, VLB Éditeur, 1990, 64 p.

un monument, une pièce de circonstances

Écrit à l'occasion du quarantième anniversaire de l'obtention du droit de vote par les femmes, mais créé dix ans plus tard seulement dans le cadre de l'événement «Femmes en tête», le 28 avril 1990, dans une mise en scène de Denise Filiatrault, *l'Incroyable Histoire de la lutte que quelques-unes ont menée pour obtenir le droit de vote pour toutes* n'est ni une dramatisation ni une reconstitution historique, et on ne peut donc pas véritablement parler ici d'une «pièce» de théâtre. Texte de célébration avant tout, *l'Incroyable Histoire...* cherche plutôt à rendre à la mémoire contemporaine un certain nombre d'événements d'ordre historique et à consacrer le rôle joué dans ces événements par un certain nombre de femmes, ce dont témoigne en outre l'important appareil documentaire qui accompagne la publication, extraits de discours, photographies d'époques, notes infra-paginales et références bibliographiques.

Cela dit, *l'Incroyable Histoire...* est un travail bien fait. La «mise en spectacle» de l'histoire repose sur trois groupes de personnages. Les cinq «héroïnes», Marie Lacoste-Gérin-Lajoie, Idola Saint-Jean, Thérèse Casgrain, Florence Fernet-Martel et Yvette Charpentier, témoignent des divers moments, anecdotes et déceptions qui ont marqué cette longue bataille de près de cinquante ans. Les quatre «narratrices», personnages anonymes, prennent en charge le discours historique : ce sont elles qui «racontent» l'histoire précisément, cette histoire rendue «incroyable» par le tissu d'imbécillités que les forces conservatrices du temps ont opposé aux femmes.